Les campaniennes A et B, deux aspects d'une 'globalisation' économique et culturelle des céramiques tardo-hellénistiques

Jean-Paul Morel

Les organisateurs de notre colloque[1] ont joint à leur invitation un 'exposé des motifs' substantiel commençant par ces mots: *In recent decades there has been considerable debate as to the extent of cultural globalisation (whether as Hellenisation or Romanisation). However, the late Hellenistic world of antiquity is probably one of the best candidates of a pre-modern, self-conscious, globalised world, if one such ever existed*.

On ne saurait mieux dire. Cette notion et ce terme même de 'globalisation', dussent-ils être dans une certaine mesure laissés en suspens comme l'indique la formule *if one such ever existed*, ou encore, plus nécessairement, être limités à une partie seulement du monde antique, viennent effectivement à l'esprit lorsque l'on considère certaines classes céramiques de la seconde moitié de la période hellénistique ou, si l'on veut, des deux derniers siècles de la République romaine.

Cette incitation à considérer les phénomènes de 'globalisation' (d'autres diraient de 'mondialisation') qui caractérisent cette période est donc intellectuellement séduisante. Elle nous conduit à nous interroger non seulement sur les aspects politiques et culturels de ce problème, mais aussi sur ses aspects économiques. Il s'agit évidemment en l'occurrence, si l'on peut risquer ce paradoxe, d'une 'globalisation partielle', qui concerne seulement certains aspects de la culture matérielle ou immatérielle, et/ou certaines régions du monde alors connu: en gros, le pourtour du monde méditerranéen et ses arrière-pays.

La céramique n'échappe pas à ce processus. Mais dans son cas la 'globalisation', ou ce qui lui ressemble, se limite encore un peu plus, puisque pour l'essentiel elle concerne séparément l'une ou l'autre des deux moitiés de la Méditerranée, orientale ou occidentale. Car, contrairement à ce qu'on observe pour certains domaines d'une tout autre importance, comme la politique, la langue, la littérature, la philosophie, l'architecture, l'art, on peut dire que d'une manière générale, lors de la période s'étendant de 200 à 50 environ av. n. è., l'Italie ne manifeste aucun enthousiasme pour les suggestions de la céramique hellénistique de l'Orient méditerranéen, qu'elle ignore, refuse, abâtardit ou transforme à sa façon.[2] C'est un domaine où l'Italie 'vit sa vie'.

On prendra ici l'exemple de deux classes italiennes de céramiques à vernis noir — la campanienne A et la campanienne B[3] —, qui toutes deux ont conquis d'amples marchés, et éventuellement ont été des modèles abondamment imités. Elles ont suivi pour cela des démarches différentes, mais toutes deux ont leur place dans ce qu'on a souvent appelé, non sans raison à mon avis, 'le mode de production esclavagiste', lequel, précisément pendant la période prise en considération par notre colloque, régnait dans l'Italie centrale tyrrhénienne et fut un facteur puissant de diffusion des produits agricoles et artisanaux originaires de l'Italie, et par conséquent d'une certaine uniformisation méditerranéenne. C'est particulièrement le cas dans la matière que je considère ici.

Les céramiques en elles-mêmes

La campanienne A

Cette céramique a été produite à partir de la seconde moitié du III^e^ siècle av. n. è., peut-être d'abord (la question est débattue) dans l'île d'Ischia/*Pithekoussai*, certainement et surtout, notamment aux II^e^-I^er^ siècles, à Naples, ville restée fondamentalement grecque dans une Campanie où la domination politique de Rome s'affirmait désormais. Rappelons-en quelques caractéristiques.

— C'est une céramique 'culturellement' grecque, par ses formes comme par ses décors (en particulier, pour ces derniers, pour les palmettes radiales) qui la rapprochent de céramiques contemporaines de la Méditerranée orientale (notons aussi qu'elle succède à toute une longue série d'imitations de diverses céramiques grecques fabriquées à Ischia depuis l'époque la plus reculée). C'est une production d'une conception et d'une esthétique 'céramiques' (Fig. 1): l'argile y est traitée comme telle, sans qu'on cherche à s'inspirer de la vaisselle métallique, à quelques exceptions près, comme pour certaines coupes, fort peu nombreuses, pourvues d'anses plus ou moins complexes[4] (Fig. 1.13-14).

— C'est une céramique techniquement conservatrice ou peu avancée (pâte 'non-calcaire'[5] de couleur tendant au rougeâtre, granuleuse, parois généralement assez épaisses).

— C'est une production typique du 'mode de production esclavagiste' dans la mesure où elle regroupe l'ensemble des caractéristiques suivantes: spécialisation des ateliers, standardisation, simplification, anonymat total, production de masse, ventes également en masse, diffusion maritime souvent 'opportuniste' en tant que complément de cargaison dans le commerce du vin.

— C'est une production issue d'un seul centre, rappelons-le, Naples (et éventuellement de sa proche dépendance de *Pithekoussai*). On en connaît à ce jour plusieurs ateliers à Naples même, très groupés (au Corso Umberto, à Piazza Nicola Amore et au Vico San Marcellino),[6] mais on n'a signalé aucune succursale ni aucune autre fabrique d'une céramique véritablement semblable en dehors de sa région d'origine. Et elle a été relativement peu imitée hors d'Italie (d'autant plus qu'il importe de ne pas prendre pour des cas d'imita-

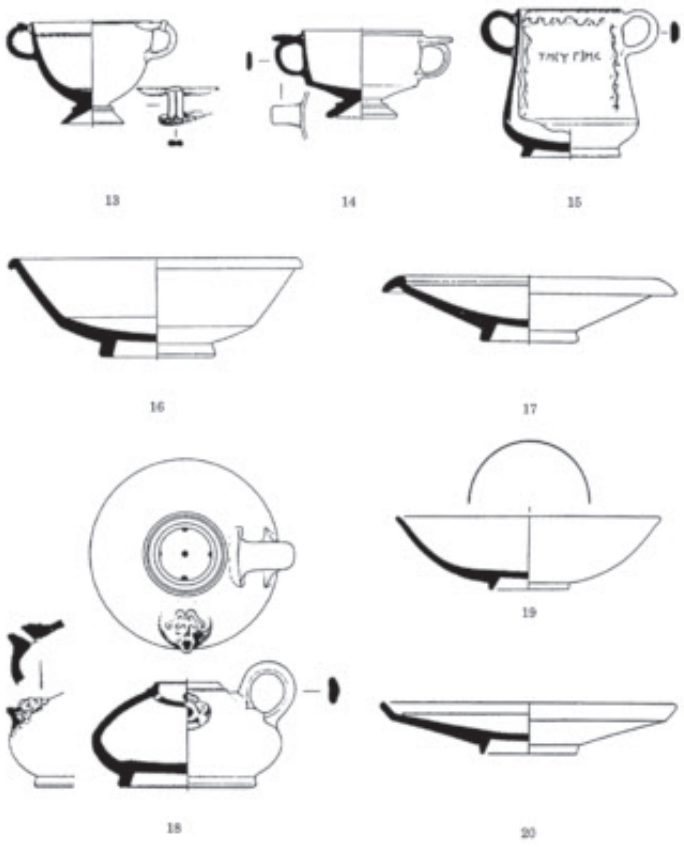

Fig. 1 – Quelques formes de la campanienne A (13-18: A ancienne; 19-20: A tardive) (d'après Morel 1996, 170).

tion des phénomènes de concomitance, voire des productions qui en réalité ont pu être antérieures à la véritable campanienne A).

— C'est une céramique étroitement liée à la mer. Ses ateliers napolitains étaient en bordure immédiate du littoral de l'époque, à proximité du port,[7] et sa propagation en Italie même fut presque exclusivement maritime: elle pénétra peu à l'intérieur des terres, fût-ce en Campanie. Mais sa diffusion sur les côtes italiennes des mers Tyrrhénienne et Ionienne et surtout outre-mer fut gigantesque et concerna vraisemblablement des millions d'exemplaires. Hors d'Italie, après avoir reçu le 'baptême de la mer',[8] elle gagna assez largement l'intérieur des terres, mais là encore sa répartition resta surtout côtière. Elle n'irrigua que faiblement la Méditerranée orientale et le Pont-Euxin, et toujours sur des sites côtiers (Corfou, Délos, Benghazi, Alexandrie, Chypre, Histria, Olbia Pontique, Phanagoria…) (Fig. 2).

— C'est une production conçue à l'origine essentiellement pour l'exportation, pour la conquête de marchés extérieurs. Sa forme le plus anciennement exportée, une coupe à anses horizontales[9] qui s'inspirait sans doute du bolsal attique (Fig. 3), resta sans avenir dans les grandes productions italiennes à vernis noir, y compris la campanienne A elle-même. Cette forme n'a été

Fig. 2. – Quelques sites à campanienne A de la Méditerranée orientale.

trouvée à ce jour qu'en Gaule et en Ibérie ainsi que dans les épaves de deux navires faisant route vers l'Occident, et n'a pas été vendue en Italie: une différence notable avec le Groupe des Petites Estampilles, une production à vernis noir antérieure de l'Italie tyrrhénienne qui, autour de 300 av. n. è. et dans les décennies suivantes, fut assez largement diffusée outre-mer en Méditerranée occidentale, mais dont les principales attestations restèrent quant à elles concentrées en Italie.

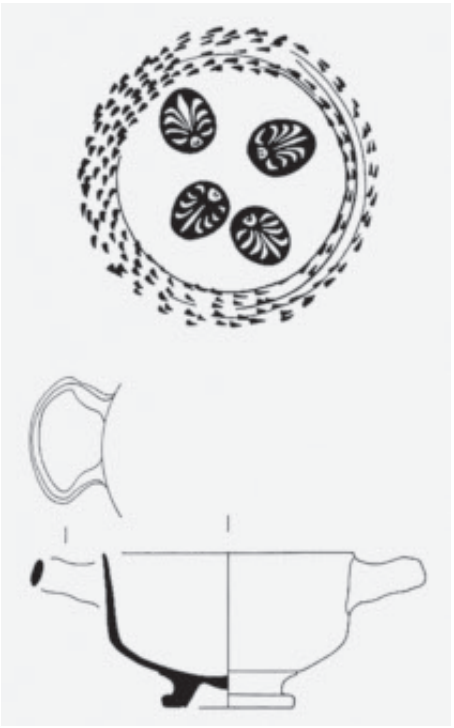

Fig. 3. – Coupe en campanienne A de forme 42 Bc, de Martigues, Provence.

La campanienne B

Il s'agit d'un ensemble de productions étroitement apparentées entre elles, fabriquées essentiellement en Étrurie d'une part, en Campanie septentrionale d'autre part, à partir de la fin du III^e^ siècle, mais avec des antécédents remontant en Étrurie jusqu'au IV^e^ siècle, notamment à Volterra avec le 'Groupe de Malacena'.[10]

— C'est une céramique 'culturellement' très étrusque, d'une tendance formelle et parfois esthétique typiquement 'toreutique'.[11] Elle s'insère dans une tradition ethnique étrusque qui conduisait les potiers à copier les détails ou les tendances des vases de métal (comme ils l'avaient déjà fait en d'autres temps pour le bucchero nero), en particulier par une reprise des profils au tournassage, notablement plus que dans la campanienne A ou même que dans beaucoup de céramiques attiques (Fig. 4).

— C'est une céramique techniquement plus évoluée que la campanienne A: avec sa pâte 'calcaire',[12] claire et homogène, ses parois assez minces, elle se caractérise souvent par une sonorité rappelant celle du métal.

— Comme la campanienne A, c'est une production typique du 'mode de production esclavagiste', et nous pouvons reprendre ici la plupart des caractéristiques mentionnées pour la campanienne A (spécialisation, standardisation, anonymat, production de masse, ventes également en masse…), mais non pas toutes car, conformément à une tendance signalée ci-dessus, on y recherche

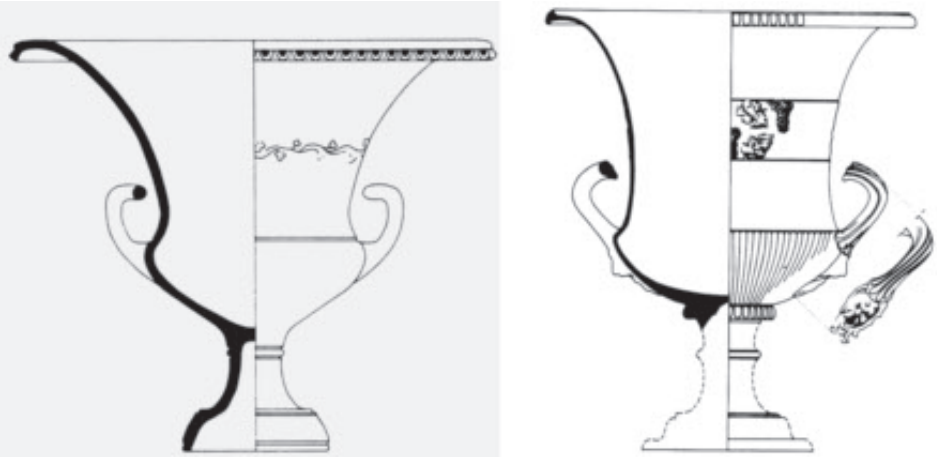

Fig. 4. – Cratères à vernis noir à tendance 'céramique' ou faiblement 'toreutique' (attique) et à tendance fortement 'toreutique' (étrusque) (d'après Morel 1981, pl. 140, 4631a 1 et pl. 141, 463a 1).

moins que dans la campanienne A la simplification des formes: les profils anguleux, les détails complexes sont fréquents (Fig. 5), et il suffit par exemple de comparer à cet égard les pieds des vases en B avec ceux des vases en A (Fig. 6). Enfin, si la campanienne B savait aussi profiter dans les bateaux des opportunités fournies par l'exportation des amphores, son transport depuis les lieux de fabrication, comme on le verra, faisait cependant moins appel au commerce maritime que celui de la campanienne A.

— C'est une production qui n'est pas issue d'un seul centre, mais de plusieurs centres géographiquement éloignés les uns des autres. Après des origines en Étrurie, notamment septentrionale, l'essentiel de sa fabrication se déplaça en Campanie septentrionale, et particulièrement à *Cales*/Calvi Vecchia (une ville où plusieurs indices laissent supposer une composante étrusque[13]), et peut-être dans ses environs.[14] Il est à noter qu'il ne s'agit pas seulement en l'occurrence d'un simple phénomène d'imitation, car dans le cas de *Cales*, on ne peut exclure un transfert de fabrication depuis l'Étrurie, ou peut-être même la création d'une ou plusieurs succursales. De tels processus ont en tout cas selon toute apparence concerné la céramique 'calénienne' à reliefs, une production plus élaborée où l'on peut voir, dans la même famille de céramiques à vernis noir étrusquisantes, une cousine de la campanienne B, diffusée beaucoup plus modestement que cette dernière, mais qui laisse supposer des transferts d'ouvriers et/ou d'ateliers entre l'Étrurie et la Campanie septentrionale et sans doute réciproquement.[15] Hors d'Italie les imitations de la campanienne B furent nombreuses, et cela même dans des régions aussi périphériques que l'Andalousie et le Maroc actuels[16] (pour ne pas parler des liens très vraisemblables, mais difficilement analysables, entre la campanienne B et la sigillée dite 'pergaménienne'[17]). En outre la campanienne B trouva un

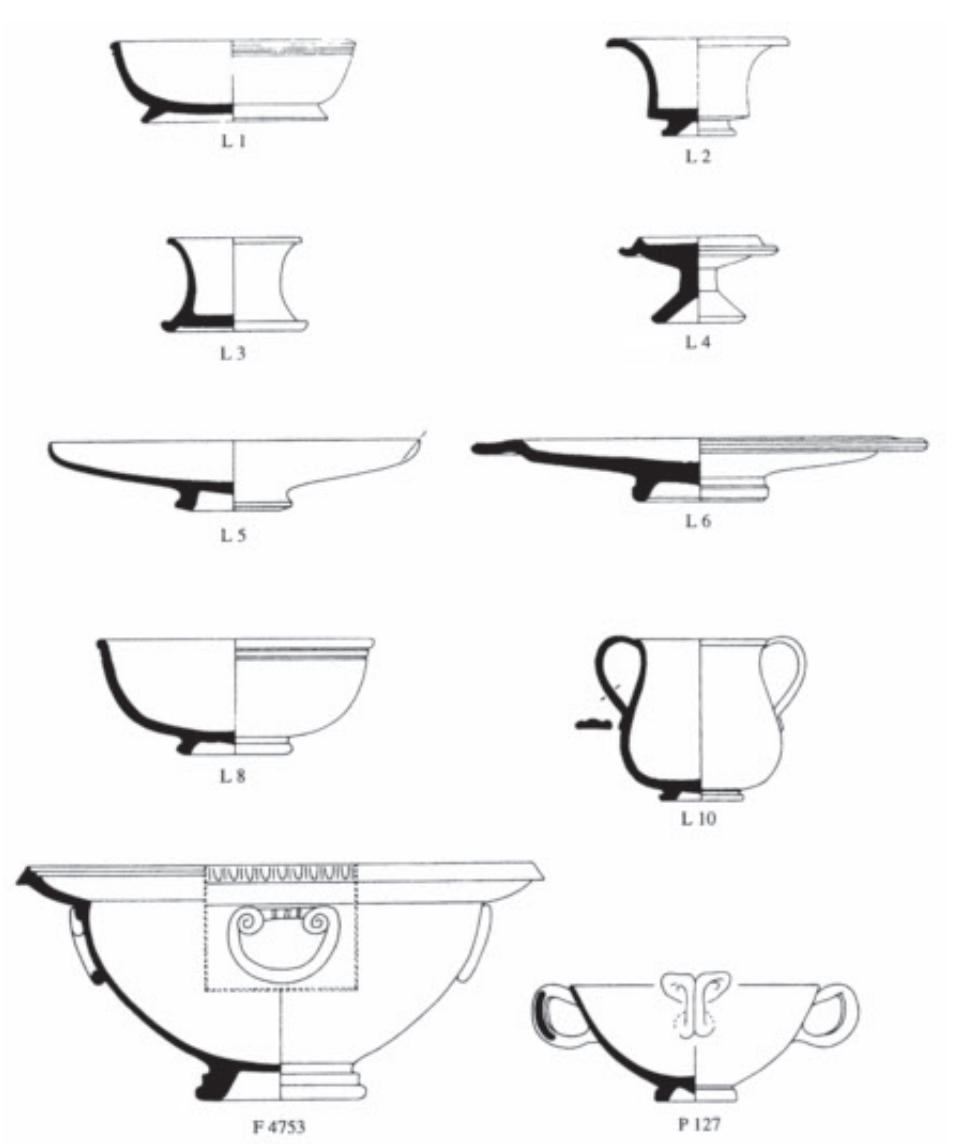

Fig. 5. – Quelques formes de la campanienne B « moyenne » de Cales (d'après Pedroni 2001, 294, fig. 25).

prolongement, ou plutôt une extension, dans la 'céramique arétine à vernis noir', qu'on peut considérer comme une de ses variantes. Tout cela complique l'attribution d'une origine précise à des exemplaires trouvés dans diverses régions, pour peu qu'on s'y risque sans analyses de laboratoire (un problème qu'on retrouve à propos de la sigillée rouge 'arétine', voir *infra*). Retenons ceci en tout cas: des céramiques si semblables qu'on ne peut pas toujours les distinguer à l'œil nu ont été fabriquées dans différents ateliers. Si dans ce pro-

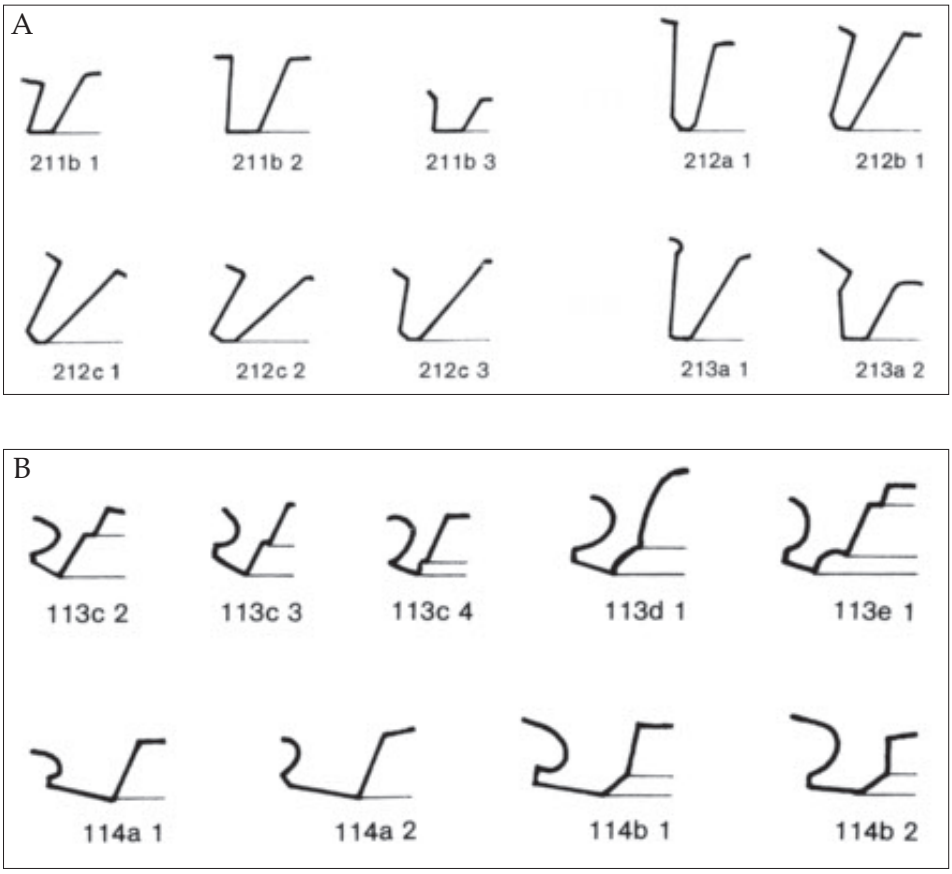

Fig. 6. – Pieds de campanienne A (211-213) et de campanienne B (113-114) (d'après Morel 1981, pl. 232 et 226).

cessus la production de *Cales* apparaît prédominante, il reste que, d'après des analyses de laboratoire et d'autres observations, ces ateliers semblent avoir été dispersés dans l'Italie centrale tyrrhénienne, voire ailleurs,[18] formant une nébuleuse de productions qu'il m'est arrivé d'appeler le 'cercle de la campanienne B'. Cet ensemble apparaît de plus en plus complexe,[19] alors qu'on ne saurait cependant y méconnaître, au-delà de certaines variations d'une région à l'autre (et naturellement d'une période à l'autre), des parentés indéniables concernant l'aspect de la pâte, du vernis, des formes d'ensemble et des détails de formes, des décors: un exemple frappant d'une certaine 'globalisation' manufacturière à l'échelle d'une grande partie de l'Italie, sinon même au-delà.

— C'est une céramique beaucoup moins liée à la mer que la campanienne A. Les principaux centres de production connus de ses diverses variantes (notamment Volterra ou ses environs, *Cales*, Arezzo, voire *Aesis*) ne sont jamais situés sur la mer, mais à une distance plus ou moins grande de celle-ci, à laquelle ils sont cependant reliés par des fleuves ou en tout cas leurs vallées

(Cécina, Arno, etc.). Une exportation maritime est évidente, mais on constate aussi une diffusion 'terrestre' très supérieure à celle de la campanienne A: et cela souvent sans même un 'baptême de la mer' préliminaire (voir *supra*), et par voie terrestre ou fluviale absolument de bout en bout, par exemple dans le cœur de l'Italie péninsulaire, et jusqu'en Italie septentrionale (où la campanienne A est pratiquement inconnue) ou encore en Autriche, où le site du Magdalensberg en Carinthie est emblématique d'une exportation terrestre de la céramique arétine à vernis noir.[20] Au total, sa diffusion est considérable comme celle de la campanienne A, quoique avec des différences. Je viens d'en souligner une, essentielle. Ajoutons que la campanienne B a été encore moins diffusée en Méditerranée orientale que la campanienne A, ses producteurs ou ses exportateurs faisant preuve en ce domaine de moins d'initiative; en revanche elle a suscité en Méditerranée occidentale probablement plus d'imitations que la campanienne A.

Deux aspects d'une globalisation

En somme, ces deux classes de céramiques concurrentes (ou en tout cas en très grande partie contemporaines) nous offrent toutes deux l'exemple d'une relative 'globalisation', ou 'mondialisation', par la façon dont elles ont proposé et, en fait, imposé à de vastes régions des produits ou (surtout pour la campanienne B) des modèles issus de l'Italie centrale tyrrhénienne quand celle-ci était la forteresse du 'mode de production esclavagiste'. Elles sont toutes deux (dans un domaine relativement marginal, bien sûr) des 'machines de guerre économique'. Cette globalisation était limitée, sauf rares exceptions, à la Méditerranée occidentale, et pour l'essentiel laissait même de côté la mer Adriatique. Mais dans cette vaste région c'était une 'globalisation céramique' qui n'avait pas eu de précédent à la même échelle avant le II^e^ siècle av. n. è., même au paroxysme de l'exportation de la céramique attique à vernis noir. Les campaniennes A et B ont fait jeu égal, en des lieux souvent très éloignés de l'Italie, avec des céramiques locales qui quelquefois ne leur étaient pas inférieures en qualité; elles les ont même fréquemment dominées; et elles sont parfois allées jusqu'à les éliminer presque totalement, sur des sites comme Heraclea Minoa en Sicile, comme Olbia et Entremont en Provence ou comme Nages en Languedoc. Elles ont imposé un peu partout cette concurrence impitoyable qui est souvent la marque de la globalisation. Il y avait évidemment derrière tout cela des hommes (propriétaires ou gérants d'ateliers, ouvriers, armateurs, négociants en gros et en détail) que malheureusement l'anonymat total de ces productions nous empêche de connaître et même d'identifier.

Il n'en reste pas moins que sur ce fond commun, les différences sont notables entre les campaniennes A et B. Ces différences concernent d'abord, on l'a vu, l'aspect extérieur et les caractéristiques intrinsèques de ces deux productions qui par ailleurs pouvaient toutes deux être considérées par leurs utilisateurs, selon les régions et selon les couches sociales, soit comme ordinaires, soit

comme quelque peu luxueuses: une ambivalence qui a favorisé leur conquête de débouchés, conquête où se mêlaient la coexistence et la concurrence. Car si ces deux productions ont coexisté sur de très nombreux sites dès l'apparition de la campanienne B (par exemple à Carthage punique, avant même, donc, le milieu du II^e^ siècle), elles l'ont souvent fait selon des proportions très différentes d'une région à l'autre, pour des raisons et selon des modalités qui nous restent encore assez obscures. Il faut sans doute faire entrer ici en ligne de compte le décalage entre les 'pics' chronologiques de l'une et de l'autre (l'acmé de la campanienne A ayant précédé celle de la campanienne B), ainsi que les affinités plus ou moins 'campano-grecques' (A) ou 'étrusco-romaines' (B) des fabricants, ou des négociants, ou des clients concernés. Pour prendre deux seuls exemples, Marseille et ses environs privilégièrent la campanienne A, la Gaule interne la campanienne B; la Numidie privilégia la campanienne A, la Maurétanie la campanienne B.

Ces remarques rapides recouvrent quantité de situations variant selon les localités et selon les décennies, dans le détail desquelles je ne saurais rentrer ici. Quitte à schématiser, il me semble qu'on peut évoquer, pour les processus de production et de diffusion de ces deux classes céramiques, deux modèles différents.

— Pour la campanienne A, je parlerais d'un modèle 'grec', qui reproduit et perpétue à sa façon les caractéristiques des grandes productions céramiques de la Grèce propre (et notamment d'Athènes) et, beaucoup plus généralement, de l'expansion hellénique: tendance 'céramique', production en bord de mer, diffusion presque exclusivement par mer. Modèle grec, mais qui en Grèce même et dans l'Orient hellénisé, pour ce qui concernait la céramique, tendait désormais à s'essouffler sous les coups des innovations hellénistiques.

— Pour la campanienne B, je parlerais d'un modèle 'étrusque' (et romain), qui reproduit les caractéristiques générales de la production céramique comme de l'expansion étrusques (et romaines): tendance 'toreutique' (plus particulièrement étrusque), production à l'intérieur des terres, diffusion et par mer et par terre, de même que l'expansion étrusque et l'expansion romaine se firent à la fois par terre et par mer, *terra marique*.[21]

De ces deux modèles, le modèle 'étrusque' était celui de l'avenir (du proche avenir), pour trois raisons au moins.

— D'une part il était plus innovant culturellement, dans la mesure où il avait réussi à répandre en Occident le goût d'une céramique à tendance 'toreutique' assez étrangère à ce qui s'était pratiqué jusque-là (à quelques exceptions près, comme, justement, la céramique archaïque proprement étrusque). Il devait même finir par imposer pleinement, avec la sigillée arétine, des tendances hellénistiques vis-à-vis desquelles, en matière de céramique, les Romains, les Italiques et les Occidentaux en général étaient restés jusqu'alors plutôt réticents (vernis rouge, vases à reliefs, motifs décoratifs de tradition hellénistique et notamment néo-attique).

— D'autre part, son mode de diffusion en grande partie terrestre corres-

pondait mieux à l'évolution d'un Empire romain qui s'étendait de plus en plus hardiment vers l'intérieur des terres.

— En troisième lieu, enfin, pour ce qui concerne le processus de fabrication de la céramique, ce modèle 'étrusque' ajoutait à la globalisation (diffusion de produits et de modèles à l'échelle d'une grande partie du monde connu) un phénomène qui de nos jours encore accompagne la globalisation: la délocalisation des productions (aujourd'hui essentiellement pour des raisons de coût de la main d'œuvre, alors plutôt pour des raisons de coût des transports, terrestres en premier lieu). La production de la campanienne A, pour autant qu'on le sache en l'état actuel des connaissances, ne s'est jamais délocalisée hors de Naples ou peut-être de ses environs immédiats. Que ce soit pour cette raison ou pour une autre, elle a fini par dépérir sans descendance. En revanche la campanienne B, dont les origines doivent beaucoup à l'Étrurie septentrionale, s'était (ou avait été) partiellement délocalisée, dans un contexte de romanisation croissante et selon des modalités qui ne sont pas encore claires (volontaires ou subies), en Étrurie centrale et méridionale, et surtout en Campanie septentrionale, une région qui jadis avait été elle-même profondément étrusquisée.

La céramique arétine à vernis noir, une des branches de la campanienne B, évolua vers la sigillée arétine rouge[22]. Et cette dernière, à partir d'Arezzo, allait se délocaliser à Pise (et peut-être à Pouzzoles), puis à Lyon et sans doute dans la région de Vienne (Isère), pour se rapprocher de ses clients et notamment de ceux du *limes* germanique, sinon même à La Graufesenque, et susciter en fin de compte l'apparition des sigillées gauloises. Ces dernières, à leur tour, prolongeraient cette évolution en s'éloignant progressivement de la Méditerranée selon une ligne directrice conduisant — pour le dire brièvement — de La Graufesenque à Lezoux, puis à la Gaule du Nord-Est. C'est ce que j'appellerais volontiers le 'phénomène Ateius', du nom d'un céramiste arétin emblématique de ce processus résultant du fait qu'il était plus avantageux d'envoyer par exemple d'Arezzo ou de Pise à Lyon quelques ouvriers apportant avec eux des moules ou des poinçons, et qui pourraient y créer des ateliers relativement proches des lieux de consommation, que d'y expédier de grandes quantités de vases. On retrouve donc avec la sigillée arétine, 'étrusque' elle aussi (disons 'étrusco-romaine'), le même phénomène de prolifération géographique de la fabrication d'un groupe de productions céramiques que pour la campanienne B, mais à une échelle plus ample: non plus seulement à l'échelle de l'Italie centrale et essentiellement tyrrhénienne, mais à l'échelle du Nord-Ouest de la Méditerranée et de son arrière-pays. Et cela en exploitant à la fois les avantages d'une production sur le littoral ou près de lui (Pise, Pouzzoles) et ceux d'une proximité avec des clientèles de l'intérieur des terres (Arezzo, Lyon et sa région, voire La Graufesenque).[23]

Ainsi, dans le domaine de la céramique tout au moins (mais certainement aussi dans d'autres domaines), la globalisation et la recherche rationalisée d'un profit maximum, qui avaient commencé par inonder, selon des moda-

lités diverses, toute une vaste région des mêmes produits issus de quelques ateliers italiens, allaient finir par déposséder de ses 'industries' la vieille région manufacturière qu'était l'Italie au profit de 'régions émergentes' telles que la Gaule, la Germanie, l'Ibérie et plus tard l'Afrique:[24] ce que symbolise la caisse non encore déballée de céramique sigillée de La Graufesenque trouvée à Pompéi.[25]

Comment ne pas penser, devant cette évolution d'un monde ancien que révèlent de modestes tessons, à ce que nous constatons quotidiennement dans notre monde actuel?

Notes

1 Je ne saurais trop remercier la très regrettée Pia Guldager Bilde et Mark Lawall de m'avoir aimablement convié au colloque du Centre for Black Sea Studies de l'Université de Aarhus à Sandbjerg, et Leif Erik Vaag pour son aide généreuse en cette occasion.
2 Voir Morel 1976.
3 Distinction et définition initiales, qui restent fondamentales malgré les ajustements nécessaires: Lamboglia 1952.
4 Cf. Morel 1981, F 3131, 3311.
5 Cf. Picon 1988, 254-255 et 264, tableau 1; Morel & Picon 1994, 27, tableau 1, et 43-44.
6 Cf. Morel 1986, 342-343; et en dernier lieu Olcese 2011-2012, 349-352 et 356-360.
7 Sur la ligne de côte et l'emplacement du port de Naples dans l'Antiquité, voir Giampaola 2005, 93, Fig. 1.
8 Sur cette notion, voir Morel 2005, 102.
9 Sur ces coupes, voir en dernier lieu Cibecchini 2007, 191-192, Forma Lamb.-Bats 42Bc.
10 Sur le Groupe de Malacena, voir notamment Montagna Pasquinucci 1972, 270-275.
11 Les objections à cet égard de Pedroni 1990b, 176-177, ne me semblent pas convaincantes dans la mesure où elles gomment trop systématiquement les affinités de toute sorte (pâte, vernis, formes et détails de forme, décors) entre la filière 'volterrane' (Malacena, anses en oreille, etc.) et la filière 'calénienne', et m'attribuent à tort une confusion entre cette filière 'volterrane' et une filière que l'on pourrait dire 'padane' de l'Italie du Nord proprement dite. Quoi qu'il en soit il faut souligner l'importance des recherches de cet auteur sur les céramiques à vernis noir de *Cales* (Pedroni 1986; 1990a; 2001). Sur les liens entre la production de Malacena et la campanienne B par l'intermédiaire des vases 'à anses en oreille', voir Balland 1969, 5-8 et 151-158.
12 Cf. Picon 1988, 254-255 et 264, tableau 1; Morel & Picon 1994, 23-38 et 41-43. Sur le progrès que représentent les pâtes calcaires, voir Picon & Vertet 1970, 207-218 (et notamment p. 211: 'Les céramiques calcaires […] constituent indéniablement dans l'Antiquité le terme le plus évolué de la technique céramique'); voir aussi Picon et al. 1971, 85.
13 Cf. Morel 1988, 57.
14 Picon 1988, 258.

15 État de la question et bibliographie dans Morel 1994.
16 Cf. Morel 1992, 229-230.
17 Dite aussi 'Late Hellenistic red ware', 'Hellenistic Pergamene' ou 'Eastern sigillata A', et attribuée généralement à la Syrie, mais aussi à Samos ou à la basse Égypte. Sur ses affinités avec le cercle de la campanienne B, voir Morel 1976, 491-494.
18 Voir l'atelier de *Aesis*/Jesi, dans les Marches (Brecciaroli Taborelli 1998).
19 Pour un état de la question, voir Cibecchini & Principal 2004.
20 Cf. Schindler 1967; 1986.
21 Il est significatif que Caton (*De agri cultura* I, 3), pour le succès économique d'un *praedium* idéal, recommande soit le voisinage d'une agglomération prospère (et nous sommes là dans le registre du commerce de proximité), soit, s'il s'agit d'exporter, et au choix, une localisation offrant les commodités ou bien de la mer, ou bien de la terre ou des fleuves (*oppidum ualidum prope siet aut mare aut amnis qua naues ambulant, aut uia bona celebrisque*). Il est évident que les producteurs des grandes campaniennes avaient en tête ce genre d'impératifs.
22 Cf. Morel 2009.
23 D'une ample bibliographie concernant ces phénomènes, citons notamment Picon et al. 1972-1973; Picon & Lasfargues 1974; Picon & Garmier 1974; Taponecco Marchini 1974; Goudineau 1980, 126-127; Schnurbein 1982, *passim*, avec notamment la contribution de Lasfargues et Picon 1982; Pucci 1985, 368-370; Desbat & Picon 1992; Desbat et al. 1996; Kenrick 1997; Picon 2002.
24 Mise en perspective historique de ces problèmes dans Lo Cascio 1982.
25 Cf. Atkinson 1914; Hermet 1934, 240-241.